

GOLF DROUOT



Les disc-jockeys
écrivaient dans Rock&Folk

GOLF DROUOT, GIBUS & ROCK AND ROLL CIRCUS

Troisième volet d'une série consacrée aux nuits parisiennes :
l'évocation de trois lieux où, au tournant des sixties, rockers,
minets, néo-mods et hippies se côtoyaient.

PAR PATRICK EUDELIN

J'AI DÉJÀ RACONTÉ ICI MA JEUNESSE AU GOLF DROUOT ET LES DIMANCHES APRES-MIDI. MES 14 ANS ! Bien sûr, je mentais à mes parents. Le Golf Drouot avait pour eux une image floue mais délictueuse, sulfureuse. On s'y droguait certainement... Alors, je prétendais aller au *Club du Racing*. Club que j'avais, bien sûr, inventé de toutes pièces. Je n'étais même pas inscrit au Racing, là où mon père rêvait que je traîne, histoire de me faire des relations ! J'avais gardé l'argent de la cotisation pour m'offrir des cours de batterie.

En ce Club imaginaire, mon père en était persuadé, on pouvait rencontrer "*des petites jeunes filles de bonne famille*". Puisque Stanislas où j'étudiais n'était pas mixte. Mes cheveux longs l'inquiétaient : étais-je homosexuel ? Le Golf, donc. Le bonheur de mes dimanches. Entre deux heures de l'après-midi et dix-neuf heures. Je n'allais plus jamais vers les Champs-Élysées, alors bien démodés. Les Grands Boulevards étaient mon nouveau territoire. Avec son Wimpy à Richelieu-Drouot (de Gene Vincent aux punks en passant par la bande de Vogue ou le jeune David Bowie, c'est peu dire que l'endroit en vit défiler). Un groupe live chaque semaine...

Pas de slows au Gibus

Le top des groupes français de l'époque et plein d'Anglais de seconde division mais notoires. De Free aux Variations, de Canned Heat à Il Était Une Fois... Au premier rang, j'observais et j'apprenais... Collé au sol par le son des Marshall double corps, qui étaient la norme. Et je me faisais des amis. Oh ! pas du genre Racing. Des amis de tous milieux sociaux. Puisque, en cette époque bénie, la coupe de cheveux et le look étaient le seul passeport. Le look ? Les jeunes gens du Golf étaient aussi obsédés que les minets. Moi, je troquai Weston et trench pour le manteau afghan et les pantalons de chez Western House (le vrai ! pas celui de la rue des Canettes...). Le Golf, du rock'n'roll premier à l'orée du punk rock, avait suivi toute l'évolution. C'était un club populaire (l'entrée était à 5 francs). Et les disc-jockeys écrivaient dans Rock&Folk. Une pensée pour Jacques Chabiron qu'à l'époque, impressionné, je n'osais pas aborder, jusqu'au jour où je lui ai parlé de Mike Bloomfield en lui demandant de passer "Electric Flag". Dès lors, à sa pause, il me faisait l'honneur de venir papoter avec moi. Mon héros s'appelait Ronnie. Un temps chanteur de Quo Vadis et de son immortel "Colchique Dans Les Prés" façon Vanilla Fudge / Deep Purple. Sapé King's Road, ce sosie d'Alvin Lee m'impressionnait. Jusqu'au jour où j'osai entamer une conversation. Comment dire ? Il était un peu stupide. Ce fut une vraie leçon. L'habit ne faisait donc pas toujours le moine ?

On sait comment est mort le Golf. Pour une sordide histoire d'autorisation de boissons alcoolisées. Dès son ouverture, il était situé à l'étage du café d'Angleterre. Correctement défendu, le Golf aurait pu être sauvé, Henri Leproux, le patron comptait sur l'appui de Jean-Pierre Pierre-Bloch. Pensez ! Un ancien secrétaire de Johnny Hallyday devenu homme politique (député chiraquien s'il en est) ! Ne pouvait qu'avoir le Golf dans le sang. Las ! Le Jean-Pierre avait d'autres chats à fouetter et le Golf mourut en 1981. Ironie, les dimanches après-midi y étaient devenus, depuis quelque temps, exclusivement rockabilly. Comme si le Golf, avant de mourir, avait voulu retourner à ses sources... Le Golf, donc. Il y a aujourd'hui une plaque, un groupe Facebook. Il y a tant à dire et raconter que... d'autres qui n'y ont jamais foutu les pieds écrivent des livres dessus. Peut-être aurais-je dû le faire moi-même. Après tout, le Golf était ma jeunesse. Enfin, ce que j'ai écrit déjà reste un de mes papiers de Rock&Folk préférés, et j'ai fait les notes, auprès de Chamfort et d'autres, d'une superbe compilation qui est sortie voilà trois ans ("Golf-Drouot : Le Temple Du Rock"). Donc...

Quel mot bizarre que Piblokto. Désormais je sais qu'il désigne une crise de folie à connotation mystique, un terme employé chez les Inuits. Une sorte de danse des ardents ou de sabbat fou. Bon... A l'époque, Wikipedia n'existait pas et je me perdais donc en conjectures. Piblokto était le nom du groupe de Pete Brown. Le parolier émérite, bien que souvent quelque peu cryptique, de Cream. De la part d'un type qui a écrit "SWLABR" et "Deserted Cities Of The Heart", rien d'étonnant sans doute. Pete Brown et son groupe Piblokto étaient eux aussi des habitués du Golf, mais surtout... Parallèlement au Golf, en descendant les boulevards, jusqu'à République, il avait désormais le Piblokto. Pardon, le Gibus. Dès 1969. Le Gibus garda son nom premier, après bien des hésitations, mais la boîte qui le doubla en province, à Dourges très exactement, s'appela, elle, Piblokto. Pete Brown était pour le Gibus une sorte de parrain.



Le contexte ? En Angleterre, les mods, dès 1965, avait réapparu... Différents, mais sous le même nom. On parlerait aujourd'hui de *soul boys* mais le Melody Maker et les autres médias parlaient bel et bien de *mods*, sans faire la moindre allusion à leurs grands frères. Comme si tant de temps avait passé et qu'il s'agissait d'archéologie. Parallèlement, en France, il y avait aussi des minets. De seconde génération. Des nouveaux minets. D'extraction plus populaire que leurs prédécesseurs, ils chérissaient les épaules surélevées et étroites et le croco pour leurs ceintures et leurs mocassins Weston. Deux objets, d'ailleurs, qui se braquaient sur ces fameux Grands Boulevards comme dix ans plus tard les Perfecto. Leurs cheveux étaient longs mais coiffés en arrière et ils n'écoutaient que James Brown. Dans les boîtes parisiennes, hors le noyau *pop music* (dois-je rappeler qu'on disait ainsi ?), les boîtes s'étaient mises à la religion *minets*. James Brown, donc, était leur Dieu absolu. Dieu de la danse. Avec quelques exceptions pour la soul sixties, Wilson Pickett, Joe Tex ou Arthur Conley, et des tubes comme "In-A-Gadda-Da-Vida" d'Iron Butterfly, "John Lee Hooker" du grand Johnny Rivers, "Venus" de Shocking Blue, peut-être. Sinon... C'était James. James et encore James. En son incarnation la plus funky. "Hot Pants", et tout ce qui succéda à "Sex Machine". Le Gibus, lui, était une enclave pop. Contrairement au Golf, il n'ouvrait pas le dimanche après-midi, mais cette pratique disparaissait peu à peu. Plus de groupes programmés à cette heure-là, au Top Ten où ailleurs.

Neil X et
Johnny Thunders,
Gibus, 1984



Photo Louise Maisons-Dalle

Cela tombait bien... Je pouvais désormais sortir le soir et mes week-ends se partageaient entre Gibus et Golf. On y voyait souvent les mêmes groupes, à vrai dire, même si chacun avait ses chéris. Deep Purple ou Magma, eux, affectionnaient le Gibus. Cela devint même un moment l'antre de la bande à Christian Vander. Jusqu'au punk rock, celui-ci paraissait avec sa bande, toute griffe de fer et manteau allemand dehors. Jusqu'au punk ? On le sait, le Gibus qui sortait d'une période creuse (1973-1976) allait renaître avec le punk. Mais c'est une autre histoire. Le Gibus était peut-être plus *adulte* que le Golf. Et la pizzeria était un plus. O combien ! avec sa décoration réalisée en bouteilles de chianti, son Fernand à l'œil de verre et la famille Taïeb qui chapeautait tout ça. Sur elle, les rumeurs allaient bon train. Contrairement au Golf, le Gibus avait la réputation d'être une *vraie* boîte de nuit, c'est-à-dire d'être en connexion avec le milieu de la nuit. Ce qui était certainement plus ou moins exact. Le mardi et mercredi soir, jours creux, on voyait les macs des Grands Boulevards se mélanger aux habitués. Le Gibus a duré longtemps. Il fut même l'antre du renouveau baby rockers... A vrai dire, il existe toujours, en version gay, même si le rock s'y fait rare. On ne peut qu'avoir une pensée pour la seconde maison de Johnny Thunders. Et pour Bernard Torrens, Francis Clarel ou Jiri Smetana, l'esthète programmeur et DJ lors de ces — trop — longues eighties.

LA VIE EN ROCK

Les stars ne fréquentaient que peu le Gibus ou le Golf Drouot. Pas de risque d'y croiser Mick Jagger ou Jim Morrison, ni même Michel Polnareff ou Johnny Hallyday. Même le week-end. Non, les vedettes allaient toutes au Rock And Roll Circus. Et les journaux de rock nous en rebattaient les oreilles. C'est là que Martin Circus (alors le Traffic français !) avait enregistré son "Tout Tremblant De Fièvre". C'était l'endroit des légendes. Et, d'ailleurs, ce n'était pas pour rien... Là-bas, il se passait des choses. Jean de Breteuil, volait Pamela à Jim (et lui vendait une héroïne surdosée, histoire que...) Marianne Faithfull et Zouzou s'y déchiraient. Evidemment, je brûlais d'envie d'y aller. Cela tombait bien. Le Rock And Roll Circus était dans le sixième arrondissement, je pouvais donc y aller à pied.

Je pris mon courage à deux mains et, avec mon ami Tristan, nous nous lançâmes.

Un dimanche après-midi ! Puisque l'endroit, apparemment, pratiquait encore ce genre de choses. Sans groupe programmé, ce qui aurait dû nous inspirer une certaine méfiance. Mais c'était mieux que rien. Et l'après-midi semblait plus accessible à un gamin de seize ans. C'était un club privé !

Ce que je ne savais pas, c'est que le Rock And Roll Circus, l'après-midi, était réservé aux minets. Ou que, pour le moins, c'était eux qui fréquentaient l'endroit. Donc, sapé de ma meilleure saharienne de daim Campton et du jeans à rivets sur le mollet assorti (sans oublier le ceinturon *Midnight Rambler*), je tentais. Peut-être que la porte, donc, était moins dure l'après-midi ? Dans le noir, je ne me suis pas aperçu tout de suite que les hippies étaient quasi absents. Par contre, j'étais surpris par les disques programmés, oui. Que du James, quasiment, avec "Le Responsable" de Dutronc pour faire bonne mesure, et surtout... des slows. Un quart d'heure slows !

Il n'y avait pas de slows au Gibus ou au Golf.

Jamais. "Sympathy" par Rare Bird ! Je me lance. Et à la première minijupe croisée (et plus vieille que moi, forcément) je lâche le rituel : "Mademoiselle ?" Non, mademoiselle ne veut pas. Elle me regarde même avec dédain. Le râteau. Confirmé par d'autres tentatives. Mon look à la *Rolling Stones* et mes cheveux à la *Julien Clerc* (pour moi, c'était Syd Barrett, l'idée. Mais bon...) n'étaient pas du goût de l'endroit.

Après, bien sûr, j'ai connu le vrai Rock And Roll Circus. Plus tard. Le Rock And Roll Circus de Sam Bernett (son autobiographie, "Rock'N'Roll Circus", est à ne pas rater) avait, on l'aura compris, une porte difficile et souvent je n'étais pas admis (mais Clapton non plus ! alors... Et même Lennon accompagné de sa Yoko ne fut pas reconnu, une nuit), mais les rares fois où je suis arrivé à entrer, j'ai pu goûter le parfum de rock'n'roll de l'endroit. Sex, drugs et tout le reste, oui, oui. Le glam dépravé n'était plus loin. On croisait Dalí ou un Yves Saint Laurent en sale état avec ses gitons et un Pierre Bergé colère. Et même des prêtresses satanistes, une nuit, qui me trouvèrent à leur goût (elles pratiquaient la pendoison érotique. Je ne l'ai su qu'un peu trop tard). Je n'en ratais pas une miette. Mais, tout près et tout aussi fascinant, même si elle n'avait pas de groupes programmés, s'ouvrait en la douce année 1969, l'Open One. La boîte hippie parfaite, fréquentée par Marie France, Maria Schneider, Nicoletta, Le Baron de Lima, Kalfon et tous les autres. L'Open One (qui se voulait une structure, une organisation ouverte à tous les arts et courants, light shows comme nourriture macro, théâtre free, etc.) fut la boîte psychédélique de Paris. Et Buci, entre Rock And Roll Circus et Open One, le centre du monde. ★